



1

*« Ma mère s'appelle Marie, mon père
s'appelle Joseph, la similitude s'arrête là. »*

Il faut bien commencer quelque part. En ce qui concerne Léo Albert Charles Antoine Ferré, c'est à Monaco que sa vie va débiter. Drôle d'endroit pour naître quand on s'appelle Léo Ferré, drôle d'endroit pour grandir. Le rocher qu'on n'imagine jamais comme un lieu de vie à plein-temps, a pourtant son existence propre. De nos jours, plus de 30 000 habitants y vivent au quotidien, et environ le même nombre vient y travailler chaque jour depuis la France et l'Italie.

Ce n'était pas encore le cas au début du siècle dernier, mais la famille Ferré faisait partie de ces quelques chanceux, logés sur ce petit bout de rocher surplombant la mer Méditerranée.

Car, en effet, à l'époque, le lieu n'est pas encore ce qu'il est devenu, un paradis fiscal pour riches rentiers qui évoluent sous l'œil de milliers de caméras surveillant chacun de leurs pas pour protéger leurs richesses, pays « quelque peu » retardataire sur les évolutions des droits sociétaux fondamentaux tels que le droit à l'avortement.

Non, au début du XX^e siècle, c'est avant tout de jolies ruelles ensoleillées, et une eau très bleue qui vient mouiller la côte de son écume. Et une ambiance déjà tranquille dans laquelle il semble faire bon vivre, sous le souffle de l'air marin et le soleil de plomb.

C'est donc là que le petit Léo voit le jour le 24 août 1916. Fils de Joseph Ferré et de Marie Scotto, il pousse ses premiers cris quelque part sur l'avenue Saint-Michel, à Monte-Carlo, quartier principal de la principauté qui vient tout juste de signer des accords avec la France et est devenue ainsi une monarchie constitutionnelle. L'endroit ressemble à un fantôme.

C'est le règne de l'élégance, de la richesse dans ce qu'elle a de plus beau et de plus chic, pas du bling-bling, mais plutôt quelque chose d'un peu désuet, une vieille carte postale, un film en noir et blanc.

Bien loin des clichés qui hantent aujourd'hui les rues de la vieille monégasque, c'est à une sorte de balade sur des airs qui pourraient ressembler à la musique qu'a composée récemment Ludovic Bource pour le très remarqué *The Artist* que ressemble la vie sur le rocher. Les villas sont grandes et majestueuses, les voitures sont toutes – ou presque – conduites par des chauffeurs élégants.

Les hommes se rejoignent le soir au casino de Monte-Carlo en smoking impeccable pour deviser de l'avenir en sirotant du champagne et en fumant des cigares cubains de haute manufacture, et les femmes se montrent dans des toilettes toujours fines et adaptées à la situation et à leur activité, quitte à en changer trois fois dans la journée. Cela tombe bien, c'est ce qui va donner du travail à la famille Ferré puisque Joseph est employé de la Société des Bains de Mer, créée en 1863 pour le développement

du quartier de Monte-Carlo. C'est elle qui a commandité la construction de l'Opéra de Monte-Carlo, du Casino de Monte-Carlo, et de l'Hôtel de Paris, et qui gère les employés de l'hôtellerie du rocher depuis.

Il débute donc sa carrière comme croupier dans le flamboyant casino avant de devenir directeur du personnel à cause de son ouïe déclinante incompatible avec un métier qui demande que les sens soient en éveil permanent.

Marie, elle, est couturière, au sens très noble du terme puisqu'elle ne se contente pas de réparer les tenues mais d'en créer – le prêt-à-porter n'existe pas encore. Chaque famille a alors sa propre couturière chargée de s'occuper de la toilette de la dame, à domicile.

Elle finira par travailler dans une petite boutique où elle s'amusera à recopier les modèles des grands couturiers parisiens, qu'elle reçoit en douce par une amie, pour la population monégasque, bien heureuse de trouver ce genre d'articles sans avoir à traverser la France en ces temps difficiles. Léo le racontera bien des années plus tard dans un roman flirtant dangereusement avec l'auto-biographie, qu'il mettra quatorze ans à écrire :

« Ma mère, Sophie Misère, avait un penchant pour la couture. Beaucoup plus qu'un penchant, du reste, une destination, un métier rentré, inassouvi, un violon d'Ingres gros comme une contrebasse. Ça se connaissait dans son quartier, et elle était devenue, malgré elle, une sorte d'expert. (...) L'autre partait, ravie. Maman avait diagnostiqué. Il lui restait maintenant à soigner le tissu déjà fripé, et à réinventer une forme nouvelle à la défroque miteuse de son amie. Avec ses doigts de fée, ses yeux de hibou et ses nuits à perpette, ma mère faisait la mode dans son quartier'. »

Les deux jeunes gens sont déjà les heureux parents d'une petite Lucienne, née un peu plus de deux ans avant Léo, et c'est donc dans la chaleur du mois d'août que la famille s'agrandit. Les oncles, les tantes, artistes maudits et boit-sans-soif, sont là pour accueillir le petit garçon qui pointe le bout de son nez.

La vie de saltimbanque, c'est un peu une sorte de promesse qu'on lui fait avec un entourage pareil. Heureusement ou malheureusement, son père n'est pas de cette trempe-là, et ressemble plus à l'homme d'un autre temps qu'il est finalement.

Il éduque ses enfants avec beaucoup de rigueur et de règles. Ce qui ne manquera pas d'emmener Léo sur les routes qu'on lui connaît, car même si l'éducation ne fait pas tout, on peut évidemment imaginer qu'il se soit opposé à son père par pure révolte adolescente.

En tout cas, au départ. De l'autre côté, c'est contre le sein d'une véritable Italienne que Léo peut se lover, un mélange de douceur maternelle et de caractère bien trempé comme seules les Méditerranéennes savent en donner. Marie-Charlotte (comme elle se fait souvent appeler) est née à Monaco, mais ses parents étaient des immigrés italiens, comme la plupart de ceux qui vivent là. Voilà à quoi ressemble le cocon.

Dehors, en revanche, le tableau est plus sombre. Nous sommes en 1916, c'est la guerre. La Grande Guerre, une nouvelle façon de la faire, beaucoup de morts, et beaucoup de sang.

Celle qui devait être une bataille rapide et sans bavure est devenue un combat de longue haleine. En 1916, on le sait, cette guerre a déjà trop duré, mais elle n'est pas prête de se terminer. Un nuage de cendres semble s'être abattu

sur la vieille Europe et sur ses idéaux. Il fait sombre et gris partout. De la fumée s'échappe en permanence des champs de bataille, Verdun, surtout, cet horrible charnier qui a duré de février à décembre de cette même année.

Ce n'est décidément pas une manière d'accueillir un enfant. Mais Monaco semble préservé de tout cela. C'est la Côte d'Azur, une petite parcelle de terre où rien n'arrive – ce n'est pas envisageable. Il y fait beau et bon. La guerre et les tranchées sont loin, le grondement des canons ne parvient pas jusque-là.

C'est donc au calme de la French Riviera que Léo va apprendre à marcher, puis à parler, à grandir, tout simplement. Et, très vite, la musique va prendre une place immense dans sa vie, de par la passion dévorante qu'elle va créer en lui, mais aussi parce que c'est elle qui va amener le conflit au sein de sa famille. Pour Joseph, il est évidemment hors de question que ses enfants se lancent à la poursuite d'une vie d'artiste.

Ce n'est pas elle qui va les nourrir et donc les rendre heureux, parce que pour être heureux, il faut d'abord imaginer avoir un toit au-dessus de sa tête, et de la viande dans son assiette. Il n'y a pas à négocier là-dessus.

Mais tout cela est évidemment bien plus compliqué que ça. Joseph et Marie ont beau être inflexibles sur la voie que leur enfant va choisir pour mener sa vie au mieux qu'il le pourra, ils ne peuvent pas s'empêcher de l'éduquer d'une façon à ce que la musique prenne vite toute la place.

En effet, le père et le fils profitent allègrement des places de concert offertes par la généreuse Société des Bains de Mer pour se rendre à l'opéra écouter de grands concertos. Car c'est la musique classique qui l'emporte dans le cœur de Joseph.

Peu d'attrait pour la musique qui commence tout doucement à poindre le bout de son nez et qui finira par déboucher sur les chansonniers, une grande tradition d'après-guerre à Paris. Non, chez les Ferré – et avec l'aide de l'oncle Albert, secrétaire général des concerts du casino – on n'a d'oreille que pour la grande et noble musique classique.

Dès son plus jeune âge, le petit Léo est donc inscrit à la chorale de la Maîtrise de la cathédrale de Monaco, pour laquelle il se montre très discipliné. On sent que le garçon voit là un véritable enjeu, ce que n'espérait probablement pas le père en l'y inscrivant.

Mais il est déjà trop tard, c'est avec ce genre d'éducation un peu atypique qu'on fait de grands personnages. Déjà tout petit, à l'âge où les enfants n'ont encore aucune notion de musique et sortent à peine des comptines qu'on leur chantait pour qu'ils s'endorment, Léo Ferré se prend de passion pour Giovanni da Palestrina et pour Tomas Luis de Victoria, deux compositeurs de l'époque de la Renaissance Italienne – bien que Tomas « da Vittoria », malgré l'italianisation de son nom était espagnol – faisant partie des plus importants de la contre-réforme.

Il ne se laisse même pas aller à la « facilité » de compositeurs plus proches de lui dans le temps comme Chopin ou Wagner, dans deux univers très différents. Mais c'est aussi parce que c'est la musique qui lui berce les oreilles depuis son plus jeune âge.

Cela l'obsède tellement qu'il écoute de la musique où qu'elle puisse se trouver, et quand elle n'y est pas, il l'invente, la mime, semble la garder au fond de lui. À cinq ans, il fait semblant de jouer du violoncelle sur un

manche à balai, et dirige des orchestres imaginaires à l'aide d'une baguette réglée à la minute. Il reproduit ce qu'il voit à l'opéra.

Il en dénoue les significations et l'importance des notes et de leurs accords. Il mène ainsi quelques copains dans son aventure mimique qui sont probablement subjugués par sa détermination à vouloir fabriquer de la musique avec de l'air. Mais l'écrivira Léo : « Nous revenions miraculés, recherchant les phrases dentelées de la musique, et puis je rentrais tout seul, au bras d'une ombre échevelée et que la lumière des vivants, avec qui j'allais revivre, remanger, redormir, démantèlerait jusqu'au prochain concert secret. La musique est secrète comme l'âme. Aujourd'hui, sur la place publique, c'est une putain². »

La musique peut être faite de silences, vue de l'extérieur. Mais elle est là, et bien là, ancrée dans la vie du jeune bambin et elle y restera jusqu'à la fin, l'emportant finalement sur tout le reste.

Il en est parfois de ces prédestinations. Pour le cas de Léo Ferré, c'est d'autant plus flagrant : il signe sa première composition à l'âge de onze ans, fort de cette éducation musicale. Et comme il n'y a presque pas de hasards, celle-ci sert à mettre en musique un poème de Paul Verlaine, extrait des *Poèmes saturniens*, *Soleils couchants*, et qui commence sur ces vers :

« *Une aube affaiblie*
Verse par les champs
La mélancolie
Des soleils couchants. »

Une autre chose qu'il partage avec l'un des grands poètes qu'il mettra plus tard en musique, Charles

Baudelaire cette fois-ci, est son odorat extrêmement développé et les inspirations que les odeurs lui provoquent. « On n'a que les odeurs qui s'inventent à nous par hasard³ », écrit-il, introduisant ainsi la notion d'imaginaire intimement lié à ce sens. Cela va même plus loin, puisqu'en chaque odeur se crée un souvenir chez le petit garçon, parfois mélancolique, souvent violent, souvenir qu'il garde des années durant et qu'il raconte, ou réécrit à sa guise dans son œuvre, car selon lui : « Le sens de l'odeur ne s'apprend qu'à l'occasion de choc, tel celui de la fumée du train, de la couleur verte de la mer⁴ (...). »

Toutes ces réminiscences constitueront plus tard tout le terreau de son ouvrage. Cela ne paraît rien et pourtant, le poète aura toujours une liaison intime avec l'odeur des choses, et cette odeur apparaîtra même dans ce qui n'en a, à première vue, pas.

Chacun de nous a un sens qui, à défaut d'être plus développé que les autres, est celui avec lequel nous vivons plus intensément les événements et les passions. Ferré, qu'on aurait pu aisément relier à l'ouïe, ressentira les choses du bout de son nez. Toujours dans *Benoît Misère*, qui nous sert à bien des égards de base biographique, il écrit : « J'écoute le chant grégorien avec mon nez. Même dans la musique, ma terreur se tapit et s'informe : quel mode ? Le troisième, *Authentus Deuterus*, le Phrygien, de *mi* à *mi*, cinq heures de l'après-midi, l'aumônier regorgeait d'ail ; l'encens brûlait tout (...) L'ail à l'encens : mon premier chagrin de musique⁵ ! »

C'est aussi par ce sens qu'il découvre la femme, très jeune, et qu'il en conservera un souvenir inaltérable. Il raconte souvent cette anecdote, ce jour où, à l'âge de quatre ou cinq ans, il fourra son nez pour la première

fois dans un linge féminin. Il était à la plage, marchant d'un pas mal assuré sur les galets sur lesquels venaient s'échouer la grande bleue, à la recherche de découvertes olfactives.

Et voilà qu'il tombe sur ce qu'il croit être un bout de chiffon, mais qui est en réalité la culotte d'une femme, ayant abandonné ses affaires le temps d'une baignade. Il la ramène à sa mère et lui dit très clairement, avec toute son innocence de petit garçon : « Maman, ça sent la mer, ce chiffon ! » Et voilà qu'une métaphore était née. Celle qui traversa toute son œuvre lorsqu'il s'agira de parler d'érotisme, de puissance de la femme, de lui déclarer son amour, ou même l'insulter, on retrouvera toujours ou presque cette référence à l'eau. À cette odeur iodée qui avait envahi le nez du petit garçon ce jour-là. « De leur blessure en ixe ouvragée de dentelles qui me servait de nappe, descendaient des niagaras vernis (...) La marque de l'amour se voit sur la face des amants parce que c'est l'usage, et à la commissure des lèvres, à la façon calculée qu'ils ont d'en lécher le sel séché⁶. »

Voilà comment vont se dérouler les neuf premières années de la vie du petit Léo : un décor de carte postale, un petit paradis sur terre, un cocon familial doux et fécond, de la musique et une certaine liberté offerte par la tranquillité d'une ville-état telle que Monaco.

Rien ne semble pouvoir troubler cela. Le gamin n'a qu'à s'épanouir entre ses passions intimes et les jeux qu'il pratique avec ses petits camarades. Une enfance douce et tranquille comme il est rare d'en connaître. Les Ferré ne sont pas riches à millions mais ne manquent pas d'argent, les parents sont plutôt des intellectuels sans que cela n'écrase les enfants, ils peuvent au contraire y puiser ce

qu'ils souhaitent. Le petit garçon est discipliné autant à l'école qu'à la chorale, il apprend vite, ne pose pas de problèmes et n'en a pas.

Voilà que tous les éléments sont réunis pour dessiner une enfance heureuse. Mais souvent, les enfances heureuses ne présagent pas de grands destins. Il fallait donc bien que quelque chose ou quelqu'un vienne bousculer cet équilibre. Et celui qui va jouer ce rôle, c'est Joseph.

L'homme décide en effet que cette éducation n'est pas suffisante et que l'amour et la liberté ne remplaceront jamais la rigueur et la discipline pour faire de son fils un homme brave et droit.

Les parents travaillent trop, et n'ont guère le temps de s'occuper du petit garçon, les oncles et tantes sont un peu trop libertaires ou simplement saltimbanques à leur goût, il n'y a donc plus grand monde pour veiller à suivre les pas de Léo.

Lui les balade justement sur les remparts du château, laisse traîner ses pieds dans les rues qui descendent à la mer, à la recherche de quelque chose, une nouveauté, une envie, un coup de vent qui résonne comme une invitation. Cela doit changer. Sur décision de Joseph, il sera donc envoyé en pensionnat en Italie à l'âge de neuf ans.

Et ce n'est pas n'importe quel pensionnat qui va devenir la deuxième maison du jeune enfant. Il s'agit de l'école Saint-Charles à Bordighera, juste de l'autre côté de la frontière, dans la province d'Imperia, non loin de Vintimille.

Le collège est dirigé par les Frères des Écoles Chrétiennes, connus pour leur éducation rigide et stricte. En 1905, la loi sur la séparation de l'Église et de l'État interdit, en France, le port de la soutane et le métier

d'éducateur à cette confrérie formée un an plus tôt ; ils se déplacent alors de quelques kilomètres jusqu'en Italie, ou rien ne les empêche de continuer à exercer leur pouvoir sur les jeunes enfants. Le collègue dispense leurs principes d'éducation avec lesquels ils ne transigent pas, et qui sera le passage de bon nombre de personnalités au début du vingtième siècle.

Cette décision du père de Ferré va être évidemment douloureuse pour le petit Léo qui n'a que neuf ans. Malgré son jeune âge, il est séparé de sa mère et de son cocon, et doit même passer une frontière comme pour, symboliquement, s'en éloigner encore plus. « Bref, mon collègue ne se trouvait pas en Chine, mais à une vingtaine de kilomètres de chez ma maman. J'étais aussi loin de maman que si j'eusse été en Chine⁷ », écrira-t-il, comme un petit être à jamais esseulé et abandonné.

Devenu adulte, Léo Ferré racontera le premier voyage jusqu'au collègue en Italie. Sa mère lui avait glissé dans sa petite valise six bananes, de quoi emmener quelque chose de réconfortant de l'autre côté de la frontière.

Mais le douanier décida que ce n'était pas légal de transporter ces fruits tropicaux, en tout cas, ce n'était pas à son goût. Il voulut s'en saisir et priver ainsi l'enfant de ce qui, à ses yeux, le rattachait à sa mère, mais celui-ci n'est pas prêt à se laisser faire.

Ainsi, avec toute l'arrogance qu'on peut lui imaginer, il se charge d'engloutir les six bananes d'un seul coup sous les yeux du douanier effaré par tant d'outrecuidance, et de rajouter qu'il peut récupérer les peaux, s'il le souhaite. Voilà qui annonçait déjà la couleur de ce qu'allait devenir le Léo de neuf ans qui prenait là la

première grande décision du « non », comme il aimera à les appeler, de sa vie.

Si, en apparence, et malgré la privation de liberté il n'y a pas grand mal à recevoir une éducation stricte assurée par des hommes intègres et pieux, cela devient plus compliqué d'imaginer le futur anarchiste assister aux cours d'éducation religieuse et grandir dans un univers où tout devient très vite tabou.

Même ce qui devrait être dit et dénoncé, d'ailleurs. Car, malgré l'interdiction du plaisir de la chair et de l'amour ordonnée par les frères, cela ne s'avérera en fait n'être qu'un mauvais jeu de pouvoir. Pour être tout à fait juste, il faudrait alors dire que le péché de chair ne l'est, au milieu de leurs prières, que lorsqu'il est perpétré par les garçons, en internat chez eux. Lorsqu'il s'agit du désir, plaisir et autres vices de ceux qui détiennent le pouvoir dans cette pension aux allures pourtant sage, nous dirons que les règles deviennent tout de suite beaucoup plus floues.

Voilà comment naissent les doutes qu'on peut largement avoir sur les frères qui régnaient en maîtres dans l'école :

« Une porte bougeait, un père se glissait par une entrebâillure qu'il retenait le plus possible comme s'il eût craint que ne nous effrange la bise âcre des lavabos...

— Vous ne dormez pas encore, mon petit, – moi, qui étais au plus profond de la nuit...

Et il me pelotait le peu de gras que j'avais à la joue ; c'était mon ventre à lui, un ventre imberbe comme celui des très jeunes pucelles. Sa main farcie de sexe bandait sur ma petite figure, et elle devenait moite peu à peu. Ça leur sortait par tous les pores de la peau, ma parole, leur sale vœu de chasteté ! J'avais envie de lui en mordre un

joli morceau. Quel plaisir aurais-je alors perpétré dans sa chair malade^s ? »

L'utilisation d'un vocabulaire évidemment sexué démontre le caractère malsain de ce qui aurait pu passer pour une simple caresse sur la joue, de la part d'un adulte bienveillant. On sent qu'il ne s'agit ici pas de cela.

Et le récit ne s'arrête malheureusement pas là. Tout au long de *Benoît Misère*, on rencontre des images de prêtres qui ne sont pas très reluisantes.

Ils sont appelés « les corbeaux », dont le plumage noir d'encre n'est pas sans rappeler la soutane qui dégringole jusqu'aux pieds des frères. Chacun d'entre eux porte un nom chaque fois plus évocateur. C'est le cas de JE TATE par exemple :

« JE TATE faisait dans l'infirmierie et le pelotage, fort adroitement, il soignait et il touchait avec la même conscience professionnelle (...) JE TATE, en effet, en bon directeur de la toilette, tenait à vérifier le déroulement de l'office, de visu et... de tactu^o. » Et si le fameux JE TATE ne s'en tenait qu'à de simples attouchements, toujours dédouanés par des excuses médicales ou hygiéniques, il n'était pas le seul. D'autres, en effet, y allaient plus franchement. VIEUX SOLEIL, lui, s'adonnait au baiser à pleines lèvres, tout du moins au début... « Je rentrai chez TROCART pour lui expliquer que je venais de l'infirmierie, il ne dit rien et son mutisme était une préfiguration de ses futures machinations, car lui aussi me délivrerait de la gangue maternelle, autrement que par la parole.

« Pourquoi n'avais-je pas crié ? Ce vieil homme tout blanc, tout marqué par sa vie de solitaire, et moi, dans ses bras à recevoir son hostie (...) j'étais en retard et, chaque après-midi à cinq heures et six minutes, j'étais l'amant de

VIEUX SOLEIL. Il avait préparé notre *chambre* : son bureau, tout encombré de cahiers de notes, de lacets, de notes de cirage, d'un vieil harmonium qu'il me prêtera quelquefois quand je n'irais pas en promenade, d'une armoire d'où il extrayait un bocal de caramels (quand j'avais été *sage*), et d'une chaise.

« C'est sur cette chaise que j'ai perdu ma virginité d'âme, la seule vraie virginité, celle qui fait voler bien haut les petits oiseaux, celle qui fait les étoiles capiteuses, celle que l'on tient dans le cœur, le seul hymen dont puissent se prévaloir quelquefois certaines prostituées au bout d'une carrière horizontale et malheureuse. C'est sur cette chaise, assis inconfortablement sur ses genoux, mes lèvres rivées aux lèvres de ce bandit vénérable que j'appris que d'autres mains que les miennes pouvaient s'infléchir dans les ténèbres de mon être et m'exhausser vers le seul coin d'azur où je me sois toujours cassé la figure depuis que, répétant le sortilège, je me retrouve chaque fois un homme banal et sali par je ne sais quoi d'inexprimable¹⁰. »

À ceux qui diront que *Benoît Misère* n'est qu'un roman, et qu'on ne peut décidément pas tout prendre pour argent comptant, parce qu'une telle accusation serait grave, nous répondrons que Léo Ferré lui-même affirmait, en 1988, dans une émission qui lui était consacrée sur France Culture, présentée par Jean Calvet : « Le chapitre *En prison*, par exemple, c'est le collègue, je n'ai rien inventé. »

On imagine alors combien ces années ont dû être difficiles pour Léo, tant l'évocation de ces crimes nous retourne déjà les tripes. Il n'y a rien de plus écœurant que des adultes qui se permettent, par un excès de pouvoir et d'influence, de violer l'innocence d'un enfant.